

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

C'était jeudi dernier, à peu près vers midi, dans mon petit champ de la Roche-aux-Pruniers. Je faisais une pose, mes bœufs déliés broutaient une brassée de foin et bibi mastiquait au galop une collation devant laquelle les salopiauds de l'escadre russe auraient bougurement fait la grimace.

Des voisins, Marquemaou, Lagassat, le père Doguin et aussi Cadichot, avaient apporté leur bissac et me tenaient compagnie. Et comme, malgré le soleil de la Saint-Martin, il ne faisait pas chaud de reste, c'est devant un grand feu que nous taillions notre bavette.

Tout en boullottant, à bâtons rompus, nous jabotames de diverses choses: du temps exceptionnel qui favorisait les semences, de l'excellence du picolo de 93, du prix dérisoire du froment, malgré les tarifs mélinitards, et de la guerre des Espagnols avec les Marocains.

Nous en étions là, à parler de l'Espagne quand Bombitoun, le riche fieu du meunier des Treize-Vents, s'amène dans notre groupe et sans crier gare nous gueule: *Savez-vous la nouvelle?*

- *Qué nouvelle foutre?* que je lui réplique.

Alors, tirant de sa poche, un canard du jour, le gars se fout à nous lire le récit de l'explosion de Barcelonne, l'écrabouillage de 22 richards au théâtre du Liceo, et la trouille insensée qui tient aux fesses les grosses légumes d'Espagne.

Ce fut Lagassat qui interrompit le premier et pour m'engueuler, nom de dieu, - surtout pour engueuler les anarchos.

- *Ah ça, capet dé dious, qu'il me fout, toi qui es un brave homme, du moins que j'ai connu connu tel, toute ma vie, que je te crois pas capable de faire le moindre bobo à un loupiot de six mois, tu vas pas pourtant dire que c'est bien, toutes ces horreurs, toutes ces canailleries?*

Et moi de riposter: *A te parler franc, vieux, j'ai pas à désapprouver ou à approuver cet acte révolutionnaire. Mais, si tu veux, jaspinons peu, et bien: voyons comment les affaires se sont passées.*

Primo, c'est les gars de Xérès qui veulent dans cette cité proclamer la commune anarchote, et essaient un coup de trafalgar pour s'en rendre maîtres.

Vaincus, quatre des plus chouettes sont étranglés; les autres vont pourrir dans d'infectes prisons, et on leur adjoint le riche bougre Salvochea, qui lui, n'est pour rien dans une l'affaire, car il était déjà entoilé quand fut tenté le coup de main.

Dans cette répression sauvage, deux types se sont signalés comme des monstres numéro un : le grand mec Canovas del Castillo, alors ministre de l'intérieur, et le traîneur de sabre Martinez Campos, le commandant de la place de Barcelone.

En voulant bombifier le premier, un camaro à la hauteur, Ruiz, s'est tué lui-même, et tous les rédacteurs d'un caneton d'attaque *la Anarquia*, sont depuis au ballon.

Quand au second, c'est pour l'avoir manqué que le pauvre copain Pallas a eu la caboché trouée dans les fossés de Monjuich. Et c'est pour venger Pallas, - Pallas qui avait prédictionné que la vengeance serait terrible, que des copains inconnus ont dynamité le théâtre du Liceo.

- *Tout ça, père Barbassou, ça n'empêche pas qu'il y ait eu des victimes innocentes, qui n'en pouvaient mais de la conduite de Canovas ou de Campos.*

- Peut-être bien que oui, comme ça peut-être non, mais laissons ça, pour examiner un autre point de vue: la guerre, c'est la guerre! Crois-tu que pour nous conquérir le peu de bien-être que nous avons, nos pères les Jacques n'ont pas fait cent fois pire en 93? On connaissait pas la dynamite à l'époque, mais vietdaze, le coq rouge, la corde, y suppléaient de bonne manière.

En outre de ça, pécaïré, si nous examinions les faits et gestes des richards, crê pétard, ça cuberait bougrement plus, en fait d'atrocités.

Ah! bien, c'est eux qui ne se sont jamais cassé la tête pour trier les innocents. Ils ont toujours foutu en pratique le précepte d'un ratichon assassin, qui, y a belle lurette, à Béziers excitait les massacreurs en leur disant: «*Tuez, tuez toujours! Dieu reconnaîtra les siens*».

Et, sans remonter plus haut qu'à cent ans, faut-il dégoiser les massacres du Champ-de-Mars, les tueries de prarial, la rue Transnonain, juin 48, les déportations de Badinguet, à Lambessa et à Cayenne, et l'horrible, l'épouvantable *Semaine Rouge* de 1871?

Et la Ricamariee, Aubin, Fournies, Rio-Tinto, Mons, etc..., etc... Et les décapitations des anarchos allemands Reinsdorf, Lieske, Stelmaker et Kammerer, les pendaisons de Chicago, la garrotte de Xérès et les gars de la Main Noire, la guillotinade de Ravachol, la fusillade de Pallas. Et les prisons françaises, espagnoles, anglaises, américaines, - toutes les prisons mille dieux! farcies d'anarchos.

Vrai, foutre de foutre, le parallèle n'est pas à notre désavantage.

Puisque je jacte de parallèle, faisons en un, vingt dieux, entre deux explosions côté à côté;ça débouchera les mirettes des plus gourdiflots.

Quelques jours avant l'explosion de Barcelone, il y en a eu une, bien plus faramineuse à Santander.

A l'époque de la grande trouille en France on a braillé dans tous les journaux que la gouvernance allait prendre mille et mille précautions pour que la dynamite ne se balade pas trop librement. Mais, faut croire que ces précautions ne regardent pas les richards, car eux peuvent trimbaler cette marchandise sans aucune autre forme de procès. A telle enseigne que le cochon de navire qui a sauté à Santander en avait une cargaison de 1.700 kilos, panachée avec je ne sais combien de pétrole.

Et le tout en fraude, nom de dieu! sans plus de cassement de tête que si c'eût été de la confiture de Cambronne. Une fois à Santander, le pétrole a pris feu, la dynamite s'est esclaffée, plus de 800 personnes sont en marmelade, et les trois quarts de la ville sont en feu.

Pourtant, les quotidiens font plus de fouan pour les aristos de Barcelone que pour les victimes de Santander, quoique la cupidité bourgeoise ait bien plus tué de monde que la vengeance anarchote.

- D'autant plus, dit Matafuego, qui venait d'arriver dans notre groupe, que les anarchos espagnols ne se lancent dans la violence près avoir usé de tous les fourbis pacifiques légaux. Ils l'étaient même en diable pacifiques et légaux! Il y a dix ans, ils allaient jusqu'à désavouer la Mano Negra... La gouvernance a dissous leurs associations, empêché leurs réunions, brisé leurs journaux, - que peuvent-ils foutre, si ce n'est d'avoir recours à la force?

- Et nous, mon cher Matafuego, faut pas nous laisser ahurir par ces premières représailles... Toutes les révolutions ont raté parce qu'elles n'étaient pas impitoyables. Désavouer la dynamite, ce serait précisément recommencer la gnolerie de ceux qui désavouaient la Main Noire, et nous condamner à une défaite certaine.

- Aussi, vieux père, je la désavoue d'une telle façon, que je pars pour l'Espagne; le grand chambard m'a l'air de s'y mijoter sérieusement, - et c'est pour te faire mes adieux que je suis ici.

Après avoir embrassé le copain, qui doit bientôt m'envoyer des nouvelles, je repris mon turbin, labourant et jetant dans les sillons le grain qui fait le pain.

Henri BEAUJARDIN,
le père Barbassou.